

## **Notes originales ayant servi à la journaliste Anabela Mota Ribeiro\* pour prononcer une allocution le 8 juin 2022, au Musée Picasso, le jour du décès de Paula Rego**

(dont les Œuvres étaient présentées dans ce musée de Malaga, du 21 avril au 20 août 2022)

« Si je mourais, je mourais avec l'Ange. J'emmènerais l'Ange avec moi. C'est vrai. Elle est à la fois un ange gardien et un ange vengeur. Sa mission est de protéger et de venger. Elle porte les symboles de la Passion, de l'épée et de l'éponge ».

L'Ange a été réalisé à la fin de la série Padre Amaro (1998).

Malgré cette relation avec le tableau, malgré le fait que des questions fondamentales relatives à son travail soient condensées dans ce tableau, Paula Rego considère que L'Ange n'est pas son meilleur autoportrait.

De plus, cet ange n'a pas le visage de Paula Rego. Mais il n'est pas nécessaire qu'il ait le visage de la peintre pour être un autoportrait. Ses portraits sont une collection de masques. Les portraits sont les récits qui apparaissent dans ses tableaux, plus ou moins déguisés.

Dans « L'Ange », le modèle est Lila, l'infirmière qui a émigré en Angleterre pour accompagner le mari de Paula Rego pendant ses années de maladie. Lila incarne la femme portugaise, son corps porte l'imagerie de ses années de formation au Portugal.

Paula apprécie particulièrement « L'Ange », « La fille du policier » (1987), « Les bonnes » (1987) et « À Janela » (1997).

Qui est Paula Rego ? Première réponse : elle est toujours une multiplicité, une confluence d'opposés et d'impulsions contradictoires. Comme le dit sa fille aînée : « Avec elle, ce n'est jamais caresser ou frapper, c'est toujours caresser et frapper ». Paula est cette tension. La peinture est l'instrument qui réunit ces lignes narratives.

Vicky, sa deuxième fille, qui est actrice et a posé à plusieurs reprises pour les tableaux de sa mère, est éloquente : « Elle est son travail et son travail est elle-même. Elle ne peut pas se débarrasser de cette réalité, elle ne peut pas se déconnecter. [...] Il y avait toujours quelque chose qui ne pouvait pas être réalisé chez maman. Elle a toujours dressé une sorte de mur entre elle et nous tous. Je ne sais pas. Papa était plus réel, pour ainsi dire ».

Dans le livre « Paula Rego par Paula Rego », ses trois enfants expriment la même chose : « L'atelier était vraiment son sanctuaire, et un sanctuaire privé, qu'il s'agisse de la cave à Ericeira ou de la chambre à l'étage de notre maison à Londres », explique Vicky.

Sa fille partage également ce souvenir. « J'ai passé ma petite enfance à la ferme. Papa et maman utilisaient la cave comme atelier. Lui à gauche, elle à droite. La peinture était toujours l'activité la plus importante et le sujet de conversation central lors des repas. On parlait des bons, des mauvais et des intéressants peintres. Je ne me souviens pas que ma mère n'ait jamais parlé de technique, bien qu'elle pouvait être fière de quelque chose de particulièrement bien dessiné. Ce qui la préoccupe le plus, c'est le contenu. Souvent, ce qu'elle demande comme cadeau de Noël, c'est une idée ».

Une idée, une histoire à peindre. Le reste est un travail solitaire, concentré et acharné.

Si Paula constitue le sujet de l'œuvre, cherchons-la dans les tableaux.

Pendant des années, son travail a été ignoré en Angleterre et elle a été traitée avec condescendance lorsqu'elle a essayé de trouver un galeriste.

Sa fille Vicky se souvient de questions stupides telles que : « Vous peignez toujours ? ».

Tout simplement parce que Paula était une femme et qu'une femme n'était pas censée être un peintre reconnu et sérieux. Victor Willing (1928-1988), son mari, était la star de l'exposition. Il était l'artiste dont on attendait tout.

Dans le film « Paula Rego - Stories and Secrets », sa fille Cas est explicite à propos du clivage entre la femme-mère obéissante, domestiquée par une éducation qui a castré le féminin, et une artiste brillante qui « verse tout » dans la peinture. Pour sa fille, c'est parce que Paula est incapable de dire « non » dans la vie réelle, à cause de sa timidité, de sa soumission au monde extérieur, que les peintures sont si puissantes et intenses. L'art est une façon d'exprimer ses instincts, son côté indomptable, son identité la plus authentique. Et l'art est une façon de se sauver.

« Peindre des tableaux, c'est comme être un homme, c'est lié à notre côté agressif, c'est le même type d'impulsion, d'agression. Avoir des bébés, être avec eux à la maison, c'est comme faire semblant de jouer à la maison quand on est enfant. C'est lorsque je peins un tableau que je m'identifie le plus à moi-même ».

L'expression que Paula utilise le plus souvent pour décrire ce qu'elle fait, c'est-à-dire peindre, est « faire des poupées ».

Tactiles ou dessinées, ce sont des poupées. Et il se peut que les poupées rudimentaires qu'elle construit soient semblables aux poupées de son enfance, aux poupées-jouets, et que tout cela soit une façon de jouer à la maison. Et le dessin est décrit, dans de nombreux moments de sa carrière, comme une sorte de grattage féroce, enfantin et expérimental.

Lors d'un entretien, Paula m'a avoué qu'un tableau était particulièrement révélateur : « Target » (1994) : « C'est la fille ouvrant sa robe, complice du mal qu'on lui fait. Ils vont lui tirer dans le dos, ou une flèche, comme pour Saint Sébastien (j'aime beaucoup Saint Sébastien à cause des flèches). Et elle est complice de ce qu'ils lui font : elle ouvre sa petite robe pour qu'ils puissent lui faire du mal. C'est un tableau qui a été réalisé très simplement et qui contient beaucoup de choses que j'aime ».

Souvent, il y a une rédition au bourreau, à celui qui a le pouvoir et qui est si craint et si aimé et il y a un plaisir à cela.

Paula Rego est cette femme « sacrifiée », esposée au plaisir et à la culpabilité.

Ces thèmes traversent les diverses phases de son travail.

L'expression plastique, au cours d'une carrière aussi longue et féconde, est multiple. Mais les obsessions de l'artiste se maintiennent.

Paula résume ainsi : « Diriger les gens. Obéissance. Subversion. Faire du bien aux méchants, faire du mal aux gentils. Le pouvoir. Inégalité entre les sexes. Les hommes sont généralement responsables des femmes. Les femmes sont parfois responsables, mais d'une manière différente. La relation entre les sexes. C'est tout. Il n'en faut pas plus. C'est tout ce qui est domestique. Tout se passe dans l'espace domestique ».

Autrement dit, les rapports de pouvoir, la place des femmes, le côté instinctif de l'amour. La subversion sociale. Les vérités racontées par les animaux... C'est ce que révèle l'univers pictural de Paula Rego. Ses mots clés : peur, honte, sexe, pouvoir.

La célèbre série de « Femmes-chien » est liée à la dernière phase de la relation de Paula avec son mari : soins, dépendance, tendresse. Dans ces dernières années, son mari Vic, malade, vivait confiné dans sa chambre. Paula revenait à la fin de la journée, déroulait ce qu'elle avait peint et lui demandait son avis.

Elle était en train de peindre « The Dance », une toile immense et triste, lorsqu'il est mort. Il lui a fallu six mois pour la terminer.

« Fumer brutalement et peindre ». Elle était livrée à elle-même. Sans plus personne à qui se adresser. Sans plus pouvoir lui demander si il allait bien, ou pour lui demander ce qu'elle devait faire.

Finalement, elle a suivi le conseil de son mari Vic, le cadeau qu'il lui avait chuchoté peu avant sa mort : apprendre à se faire confiance.

S'il est vrai que la production des diverses décennies n'est pas uniforme, la ligne, le dessin, est l'élément commun.

« Chaque expérimentation est très importante. La pression, le grattage, qui a aussi à voir avec la blessure. Tout le travail, dès le début, consiste à dessiner plutôt qu'à peindre. La ligne doit dire quelque chose, sinon ce ne serait que des griffures ».

La peinture et avant elle le dessin constitue un discours primordial, une langue maternelle dans laquelle Paula Rego se reconnaît et s'affirme en tant que personne et en tant que créatrice.

La peinture est une façon de s'écouter. Une écoute intime qui reconnaît le son et le contenu au moment où elle est écoutée. C'est ainsi qu'elle devient une expression, un langage visible.

Voici ce que dit Paula Rego : « Pillowman était mon père. C'est son histoire, c'est vrai. Je ne sais pas pourquoi Pillowman était mon père, mais j'ai réalisé qu'il l'était. J'étais dans l'atelier en train de parler à Marco Livingstone, et au cours de notre conversation, j'ai réalisé ce que j'avais fait. D'habitude, je m'en rends compte après avoir dessiné. Parfois même pas. D'autres fois avant de dessiner. Cela dépend ».

La peinture est une façon de mettre en lumière, de donner vie à quelque chose qui n'existait auparavant que dans l'intimité de chaque sujet (curieusement, il y a beaucoup de femmes enceintes dans les tableaux de Paula Rego).

La peinture semble être sa manière primordiale de penser, de penser en liberté. Elle semble être sa façon d'accéder à une vérité qui lui était inconnue et qui se révèle dans le geste pictural.

Toute la généalogie de sa famille est sollicitée, mais aussi son pays et sa culture. Il est curieux que, même si elle a vécu à Londres dès l'âge de dix-sept ans, ses références demeurent principalement portugaises.

Sans histoire et sans intrigue, il n'existe rien.

La littérature occupe le devant de la scène, cependant, d'autres disciplines ont une présence significative dans son travail : la danse, le théâtre, le cinéma, la sculpture et la peinture elle-même. Les représentations de chacune d'entre elles sont abondantes. On pourrait même dire qu'elles s'entremêlent constamment.

Au début du film « Paula Rego - Stories and Secrets » de Nick Willing, on entend la peintre expliquer son approche d'un sujet. Lorsqu'elle a des doutes sur la place que chaque personnage et objet doit occuper dans la micro-narration qu'est le tableau, elle revient à un lieu qu'elle a connu dans son enfance. Elle dessine la pièce qui fut sa chambre d'enfant et y place l'histoire. Le salon de la maison d'Estoril où elle a vécu avec ses parents jusqu'à son départ pour l'Angleterre, c'est son territoire, son refuge, ce qui la fait vivre.

Paula Rego est née dans une famille de la haute bourgeoisie. Son père est un ingénieur électricien anglophone qui écoute avec ferveur les ondes moyennes de la BBC pour avoir des nouvelles de la guerre. Il avait une sorte de cinéma à la maison et une « Divine Comédie » illustrée par Gustave Doré. Il a toujours été d'un grand soutien pour Paula, même lorsque sa fille est tombée enceinte sans être mariée, dans un pays aussi conservateur que le Portugal, et en pleine dictature.

Sa mère était une femme élégante, qui a transmis à Paula le goût des robes.

« Nous allions faire du shopping à Lisbonne, en train, et j'adorais ça. Ma mère mettait son chapeau, nous nous habillions très bien, avec des gants et des chaussures, et nous allions au Chiado. J'avais toujours un café glacé avec des boules de Berlin ».

Ils feuilletaient les magazines de mode. Ils trouvaient les modèles.

Paula possède un chemisier de cette époque. Elle l'a intégré dans un tableau de la série sur la vie de la Vierge.

Son père et sa mère incarnaient le monde d'Estoril. Velouté. Avec des hiérarchies strictes et des règles établies. La fillette devait apparaître dans le salon avec des gants blancs s'il y avait des visiteurs. Se comporter, obéir.

« Le plus grand problème que j'ai eu toute ma vie a été l'incapacité de m'exprimer ouvertement, de dire la vérité. Les adultes avaient toujours raison : la fillette écoute et ne répond pas. Répondre, contredire, c'était la mort, c'était tomber d'un coup dans un vide terrible. Cette peur ne me quittera jamais. D'où les déguisements enfantins, les déguisements féminins. Petite fille, jolie fille, femme séduisante. D'où l'évitement de la narration. » (Conversation avec le biographe John McEwen)

Et maintenant, qu'en est-il de l'avenir ?

« Et maintenant, voyons si quelque chose d'intéressant se présente, vous êtes toujours en train d'attendre ce que vous allez faire, n'est-ce pas ? Ce que vous avez fait jusqu'à présent n'a pas d'importance. C'est important dans une certaine mesure, mais ce n'est pas suffisant. Ce qui compte, c'est que vous le fassiez, que vous me remplissiez de peur ».

Paula Rego a prononcé ces mots à un moment de consécration, lors de l'inauguration de son musée à la « Casa das Histórias », en 2009.

Qu'une artiste continue à ressentir cette peur et ce désir d'avenir, à son âge et en dépit de son statut, témoigne d'une immense vitalité et de génie créatif.

Je suis donc partie de ce texte pour parler de Paula Rego au Musée Picasso de Malaga le 8 juin 2022. J'étais dans le train qui allait de Madrid à Malaga lorsque j'ai appris la mort de l'artiste. J'ai revu les notes, écrites une semaine plus tôt, et cette inscription prémonitoire : « Si je mourais, je mourrais avec L'Ange. J'emporterais l'Ange avec moi. C'est vrai ».

Cet après-midi-là, nous avons discuté de sa peinture. Le professeur de philosophie Marta Postigo et moi-même avons observé une minute de silence et dit au revoir à Paula parmi ses peintures.

Je partage ce texte alors que nous nous préparons à lui dire à nouveau au revoir le jour de ses funérailles. Bien que l'adieu soit un peu irréel : parce qu'elle reste et se situe hors du temps.

Le lendemain, j'ai vu une lettre de Paula Rego. Elle commentait une rétrospective de Picasso, l'incomparable. La dernière exposition ouverte du vivant du peintre se tenait dans la ville natale du génie espagnol... Tout s'emboîte étrangement.

Anabela Mota Ribeiro\*

Ce texte a été publié pour la première fois sur le site de CNN Portugal.



Je n'ai pratiquement pas de photos avec Paula Rego. Celle-ci date de 2011, le jour où elle a reçu un doctorat « honoris causa » de l'Université de Lisbonne.

\* Anabela Mota Ribeiro, journaliste, est née en 1971 à Trás-os-Montes. Elle vit et travaille à Lisbonne. Elle est titulaire d'une licence et d'une maîtrise en philosophie de l'Université Nova de Lisbne.